

DE L'ART DE COMPOSER AVEC LE VIVANT

■ Et si l'essentiel de notre savoir le plus profond tenait de ce que nous ont appris les plantes et les animaux? L'hypothèse est belle, presque rêveuse. Elle est pourtant vraisemblable. L'agronome ethnologue André-Georges Haudricourt l'avait proposée en de semblables termes, peu de temps avant sa mort en 1996: «et si c'était les autres êtres vivants qui avaient éduqué les hommes?»

Jacques Tassin*

Après tout, les animaux apprennent des plantes, et vice-versa. Alors, pourquoi échapperions-nous à ce jeu du vivant? Pourquoi les interactions que nous engageons avec les autres êtres vivants ne seraient-elles qu'alimentaires, utilitaires, purement biologiques, et jamais cognitives?

Il n'est qu'à nous contempler pour en retrouver une extraordinaire illustration. Notre corps s'est entièrement façonné aux arbres. Il garde la forme des escapades de nos lointains aïeux dans le foisonnement des canopées. Nos mains cherchent toujours aujourd'hui la branche à laquelle se raccrocher, nos merveilleuses épaules savent encore nous hisser dans les arbres en trouvant plus librement les prises convenables, notre denture dérive de la nature des éléments qu'offre leur fréquentation, et notre regard même nous permet de scruter efficacement les proches comme les lointaines frondaisons.

Alors, pourquoi n'en serait-il pas de même des bases de nos connaissances? Comment imaginer que nous ne devons nos connaissances fondamentales, et même nos référentiels métaphysiques premiers, qu'à nous-mêmes?

C'est dans cette posture que la philosophe Vinciane Despret et le zootechnicien Michel Meuret ont engagé une réflexion originale et stimulante à l'égard de la manière dont les bergers apprennent de leurs animaux. Comment *Composer avec*



Et si c'était les autres êtres vivants qui avaient éduqué les hommes ?

les moutons? Il fallait la puissance analytique de l'une, et la sensibilité de l'autre pour analyser avec beaucoup de finesse un long travail d'enquête conduit auprès de bergers. Le sous-titre de leur ouvrage est éloquent: *Lorsque des brebis apprennent à leurs bergers à leur apprendre.* (voir encadré p. 29)

Les grands poètes romantiques, de Novalis à Hölderlin, n'auraient jamais rêvé d'une manière aussi quotidienne de vivre sa vie en transparence, en unisson avec le vivant ou, pour le dire autrement, en poésie pure. L'alliage que forme ensemble la vision des deux regards tient d'une alchimie particulièrement réussie. Voilà un or qui éclaire le monde. Tout au long de ce petit livre, on suit la

pensée des bergers, leurs intuitions, les réflexions qu'ils livrent, dites en peu de mots, mais qui ont le pouvoir de percer des murailles.

«Tu... t'apprends... toi», énonce Victor sur la manière dont il tire parti de l'observation des bêtes, mais aussi de la manière dont en soi, l'on peut s'ouvrir à cette forme d'apprentissage.

Il s'agit bien d'une double attention, où l'intelligence se mêle à l'intuition, d'une voie pour retrouver une autre manière d'être, en consonance avec le monde. Mais tout cela opère conjointement, sans temps d'analyse, et relève d'un même processus de la manière qu'ont les brebis, les plantes qu'elles paissent, et les bergers qui les mènent, de composer un réel commun.

Mais composer, c'est aussi autre chose. « Composer, c'est composer un temps commun, à force d'habitudes régulières, de moments, de rythmes, de séquences qui se succèdent. Mais surtout, une manière d'habiter les lieux et de composer avec eux. » Composer, c'est habiter le temps et l'espace.

Et Victor poursuit: « Moi, ça m'intéresse de faire bouffer mes brebis... dehors! ». Jolie formule. Car pour un berger, il ne s'agit pas de produire de la viande, ni même de rendre les animaux plus beaux. C'est plus que cela. C'est s'inscrire dans un rapport au vivant, le vivant de la plante et le vivant de l'animal. C'est là encore une manière d'habiter le monde et de lui donner un sens.

Et Jean-Paul d'ajouter qu'il faut aussi composer avec les mauvaises plantes qui jalonnent les parcours, rêches ou peu digestes, mais qu'il faut aussi conduire, en même temps qu'on pousse devant, son troupeau. Rien n'est reclus ou écarté dans ce mode de représentation du monde vivant. Tout être y a sa place, et l'on est bien loin ici des poncifs habituels à l'égard des rebuts, des mauvaises herbes ou des plantes invasives. Qui sait composer sait aussi consentir et concilier.

Composer, c'est hélas cette posture que nous avons perdue, cette manière d'instaurer un lien immédiat avec le monde que nous ne trouvons plus. Sur cette manière d'être, sur cet « art de reconstruire l'étoffe un peu partout abîmée des continuités sensorielles », Vinciane Despret et Michel Meuret nous convainquent que les bergers ont décidément beaucoup à nous apprendre ■

**Jacques Tassin est chercheur écologue au Cirad (Centre de Coopération Internationale en Recherche Agronomique pour le Développement); il vient de publier « À quoi pensent les plantes? » aux Editions Odile Jacob.*



Composer avec les moutons

Lorsque des brebis apprennent à leurs bergers à leur apprendre

Par Vinciane DESPRET et Michel MEURET,
édit. CARDERE, 2016

Extrait:

La possible beauté du monde...

«Aucun des bergers ne considère que son rôle se résume à faire grossir les brebis. Les rendre belles, oui, ils en parlent beaucoup. Mais on ne parle pas de kilos, on parle de beauté. Et pas seulement de la beauté des brebis. Faire manger un troupeau ce n'est pas que produire de la viande d'agneau, c'est créer une mise en rapport. Manger, ce n'est pas que transformer des protéines, c'est s'inscrire activement dans cette mise en rapport. C'est une manière d'habiter, de donner de la valeur surtout. Voilà le mot qui permet de rassembler pas mal d'éléments de la situation: donner de la valeur. Nous dirions honorer. Et transformer des humains et des brebis en Terriens, pour enfin déraciner ce vieux contraste entre humain et non-humain.

Créer du beau, un beau troupeau, une belle manière d'habiter, une belle manière de façonner le milieu et de devenir avec lui. D'abord, le troupeau, défini comme mémoire collective ainsi que le proposait Paul, c'est le produit d'une création de rapports entre hétérogènes, des bêtes, des bergers, des plantes, et surtout des lieux – et même des temps. Car le troupeau n'existe que dans un rapport à des lieux inscrits dans les temps. Faire mémoire et être mémoire sont ici articulés. Devenir une mémoire collective par transmission ou accordage de rythmes fait partie du processus de métamorphose d'un groupe de moutons en troupeau. [...]

Faire milieu avec les moutons, c'est également réaliser des lieux: « moi, dit Victor, si je suis berger, c'est aussi pour exploiter des endroits dont personne ne veut. Des friches dont tout le monde se fiche. L'agriculture est en déprise complète. Et des fois, tu te retrouves avec une terre qui est entre une villa, une route et

un canal. Moi, je trouve que c'est bien de la faire manger, c'est une de mes convictions politiques. Moi, si je suis là, en collines, c'est pour montrer que dans ces coins de plus en plus urbanisés, avant il y avait de l'élevage, et des gens qui en vivaient. » Plutôt que faire disparaître ce qu'on appelle les mauvaises plantes, avions-nous entendu dire par Jean-Pierre, il nous faut plutôt réussir à composer avec. Ouvrir le milieu, éliminer les parties nécrosées, provoquer, en jardinant avec la bouche des moutons,

des mélanges et de la diversité. Régénération et réhabilitation communiquent à présent sur ce mode: la terre régénère, elle réhabilite les brebis, qui régénèrent les terres dévastées.

Ces bergers cultivent une idée de ce que peut être la possible beauté du monde, et ils entendent que leurs moutons n'y dérogent pas. Les moutons font mieux: ils participent à l'idée. Ils la réalisent. En mangeant.

Le milieu rentre par la bouche et la bouche fabrique le milieu.

Lorsqu'elles sont broutées assez ras, ni trop tôt ni trop tard, la plupart des herbes donnent un abondant regain. Les tapis monotones de touffes coriaces, qui obligent les brebis à d'abord trier feuille à feuille, offrent après quelques années un visage panaché nettement plus appétissant. Quant aux épaisses broussailles, où seuls les sangliers trouvent le gîte, la patience et la témérité des brebis peuvent en faire en quelques saisons les lieux de pâturages

les plus diversifiés et nourrissants. Le rapport du troupeau à la nourriture devient un rapport cosmo-écologique qui crée de la

beauté – beauté des sites, dans leur diversité retrouvée, beauté des brebis, beauté des rapports. Tout un art de reconstruire l'étoffe bien endommagée des continuités sensorielles. C'est cela, composer avec les moutons. Tout un art, comme le proposait l'anthropologue Anna Tsing, de vivre sur une planète abîmée. »



Le milieu rentre par la bouche et la bouche fabrique le milieu